

## SOLENNITE DE L'EPIPHANIE 2012

Si l'on veut bien considérer que les traditions culinaires constituent en France une indication significative de la popularité des fêtes, alors on n'hésitera pas à soutenir que d'entre toutes les solennités chrétiennes, l'Epiphanie n'est pas la moindre. La galette des rois figure en bonne place, avec les crêpes de la Chandeleur, dans notre imaginaire religieux et n'hésite pas à rivaliser avec la dinde de Noël et les œufs de Pâques. A la couronne, qu'il est plaisant de voir se multiplier en France au mois de janvier, au chant des trois rois et aux marques sur les linteaux qui ont cours en Allemagne (20+M+K+B+12), les pays d'Europe du sud préfèrent un symbole plus proche de l'évangile : celui des cadeaux. Ce jour-là, chaque enfant représente le Christ à qui sont offerts l'or, l'encens et la myrrhe. Toutes ces traditions populaires qui survivent, même détachées de leur origine, attestent l'impact de la solennité de l'Epiphanie. On sait d'ailleurs que dans l'Antiquité tardive elle revêtait plus d'importance que la célébration de la Nativité et qu'aujourd'hui encore elle demeure une des fêtes majeures de l'Orient chrétien. Pour le comprendre, reportons-nous à l'étymologie.

Si nous nous arrêtons à l'étymologie, en effet, c'est tout le cycle liturgique qui devient épiphanique en ce que, non seulement il nous fait apparaître, mais encore nous rend présent le mystère de l'Economie divine dans sa miséricordieuse dispensation. C'est tous les dimanches qu'il nous faudrait manger de la galette ! *Phainô* signifie en effet « faire briller », « rendre visible », et de là « porter à la connaissance », tandis qu'*epi* renvoie à l'idée de surface. *Epiphainô*, c'est donc faire apparaître, manifester quelque chose qui était auparavant caché, le faire advenir à la connaissance. Le mouvement propre à l'épiphanie, c'est le passage de ce qui était caché à ce qui est

désormais connu : c'est un synonyme de révélation. C'est donc tout l'évangile qui est épiphanie, en ce qu'il retrace progressivement et la manifestation de l'identité de Jésus et la révélation du Père en son mystère.

En effet, pour qui est familier de la Bible, l'évangile des mages renvoie à une foule de textes de l'Ancien Testament. Pour faire bref, celui à qui sont offerts les trésors des nations païennes, celui qui brille comme un astre en Israël alors que ces mêmes nations sont plongées dans les ténèbres, c'est le Messie. Que des païens viennent voir Jésus, se prosterner devant lui et lui offrir leur tribut, c'est un avertissement que l'évangéliste destine aux juifs : celui qui fut cet enfant est bien le Messie attendu, puisque les prophéties universalistes d'Isaïe se trouvent réalisées.

La nature des dons infléchit d'ailleurs l'idée qu'on pouvait se faire de ce messie, et ce en deux sens tellement opposés qu'il est à craindre que la figure n'en sorte inintelligible car contradictoire. Comme l'affirme en effet la liturgie dans une hymne du bréviaire « le trésor proclame le roi, le parfum odorant de l'encens de Saba s'adresse au Dieu tandis que la myrrhe annonce la poussière du sépulcre » (hymne *Magi videntes*). Que l'or soit offert au Messie, descendant du roi David et appelé de ce fait à régner sur Israël, quoi d'étonnant. Mais qu'on lui offre simultanément cet encens qui ne brûle que sur l'autel et cette myrrhe qui sert à embaumer les morts, c'est à la fois scandaleux et contradictoire. Scandaleux, car le Roi n'est tout au plus, surtout en Israël qui suspecte dans la fonction royale une trace d'idolâtrie, que le lieutenant de Dieu et non pas Dieu lui-même. Contradictoire, parce que Dieu n'a pas de corps et en conséquence, il ne peut mourir. Pourtant, c'est bien de cela dont il s'agit. Le Christ reçoit l'offrande d'or en tant que roi messianique, l'encens en tant que Dieu véritable et la myrrhe en tant que mortel, solidaire de ceux qu'il vient sauver par l'étrange *contubernium*, compagnonnage, de l'Incarnation. La venue des mages éclaire donc le « Mystère du Christ » dont parle S. Paul aux

Ephésiens.

Cette identité de Jésus, reconnue par les mages, il faut la faire connaître. La manifestation, la révélation du Mystère, est progressive. Les évangiles de l'enfance, chez Matthieu et Luc, en livrent un résumé symbolique. Au jour de l'Annonciation, Marie seule (Joseph lui est plus tard associé) est avertie de la venue du Fils de Dieu. Puis, à Noël, la manifestation s'étend aux autres « petits » d'Israël : les bergers accourent pour adorer. Elle parvient enfin aux païens, au jour de l'Epiphanie, en la personne des mages. Le Mystère de Jésus est donc révélé à un petit cercle, puis au monde juif, enfin au monde païen, c'est-à-dire à tout l'univers.

Cette révélation progressive, symboliquement rendue par les évangiles de l'enfance, se réalise dans les faits. Au Baptême, Jésus sort de sa retraite et dévoile aux juifs le Mystère qui l'habite : les cieux s'ouvrent, le Père fait entendre sa voix tandis que l'Esprit comme une colombe descend sur les eaux. Puis il annonce la Bonne Nouvelle en Galilée, en Samarie, en Judée, à Jérusalem. Et après sa résurrection, il envoie les disciples prêcher et baptiser toutes les nations en commençant par Jérusalem et jusqu'aux extrémités de la terre. Et c'est ce qui se produit : dans les Actes, S. Luc suit d'abord les Apôtres à Jérusalem, en Judée, en Samarie, puis Paul envoyé aux païens et ce jusqu'à Rome, capitale de l'empire et centre de l'univers. Avec Rome, vers laquelle convergent tous les chemins, mais aussi de laquelle tous procèdent, ce sont toutes les nations païennes qui sont touchées par l'Évangile.

L'Epiphanie rappelle donc à l'Église un aspect fondamental de son être et de sa mission : elle est cette communauté qui continuellement, au cours de son histoire, doit rendre manifeste le Mystère de Jésus, et donc le Mystère de Dieu et le Mystère de l'homme, à travers même l'expérience de la croix. L'Église tout entière se doit d'être épiphannique. Elle l'est si on peut saisir qu'un lien unifie « le ramassis de gens » qui la compose, pour reprendre une expression de

l'Exode. Ce lien, qui était pour Israël fuyant l'Égypte « la Loi donnée par Moïse », est pour elle « la grâce et la vérité apportées par Jésus Christ » ou, en d'autres termes, « la charité versée dans nos cœurs par le Saint Esprit », pour reprendre cette fois une expression de S. Paul. Telle est la Loi nouvelle qui structure l'Église et qui fait resplendir le Mystère même de Dieu en son propre Mystère. C'est en faisant affleurer à la surface cette profondeur, l'amour trinitaire, que l'Église s'inscrira dans le dynamisme de la Révélation dont le sommet est le Christ.

Cet affleurement, il se réalise dans les activités ordinaires de l'existence quotidienne mais plus encore dans la liturgie ; car lorsque l'Église célèbre les *Mystères*, c'est le Christ qui se rend présent et agit. Peut-être serions-nous bien inspirés de redécouvrir le caractère épiphanique de l'Église, de sa structure, de sa liturgie, de ceux qui la constituent (nous !) dans leur agir quotidien ; bref, en quoi le Corps comme les membres se rendent transparents à la présence du Dieu trinitaire pour qu'il soit accueilli dans les cœurs et puisse y agir, comme il fit avec Melchior, Gaspard et Balthazar. Amen.